



HAL
open science

**Diversité des modes d'occupation et formes d'abri de loisirs au Cambodge : le cas de la “ maison dans l'eau ”
(Kien Svay)**

Gilles Raveneau

► **To cite this version:**

Gilles Raveneau. Diversité des modes d'occupation et formes d'abri de loisirs au Cambodge : le cas de la “ maison dans l'eau ” (Kien Svay). Gilles Raveneau; Olivier Sirost. Anthropologie des abris de loisirs, Presses universitaires de Paris Ouest, pp. 45-54, 2011, 9782821851108. 10.4000/books.pupo.3693 . hal-03136531

HAL Id: hal-03136531

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03136531v1>

Submitted on 9 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Diversité des modes d'occupation et formes d'abri de loisirs au Cambodge : le cas de la « maison dans l'eau » (Kien Svay)

Gilles RAVENEAU

Si l'anthropologie urbaine a longtemps couru après une forme de reconnaissance qui lui est maintenant acquise, que dire de l'anthropologie des loisirs qui continue à avoir des états d'âme ? L'ethnologue installé en ville se voit souvent réduit à faire une anthropologie de la pauvreté et de la marginalité. Mais s'il s'intéresse à la question des loisirs, qui plus est en situation exotique et dans un pays en pleine reconstruction comme l'est le Cambodge, il se trouve non seulement décalé (du côté des plus riches), mais aussi en déficit de légitimité du point de vue de son objet. En effet, la question des loisirs a-t-elle un sens pour les Cambodgiens aujourd'hui ? Si la question apparaît pertinente du point de vue du tourisme et des visiteurs étrangers, est-elle sensée pour les Cambodgiens eux-mêmes ? Je voudrais montrer ici, à travers l'étude d'un site périurbain de la banlieue de Phnom Penh, que cette question se pose en des termes spécifiques au Cambodge et tout à la fois communs à d'autres sociétés.

KIEN SVAY, UNE AIRE DE VILLÉGIATURE ANCIENNE

Aire de pique-nique très prisée des habitants de la capitale¹, située au bord d'un affluent du Mékong, Kien Svay compte des centaines de cabanes de bambou sur pilotis sur lesquelles les Khmers adorent se retrouver le week-end, essentiellement pour déjeuner, se détendre et bavarder. Campé à une vingtaine de kilomètres à l'est de Phnom Penh par la route nationale 1 qui relie la capitale à Ho Chi Minh-Ville, le lieu se situe avant la petite ville de Koki, sur la gauche, par une entrée qui rappelle celle des vat. Si des bus desservent régulièrement Kien Svay, l'arrêt est loin du site de villégiature et la

1. Outre les Khmers, Kien Svay est aussi très prisé par les Chinois et les Thaïs vivant au Cambodge, ainsi que par les Cambodgiens de l'étranger en visite à Phnom Penh. Chaque nouvel an chinois, par exemple, le site est surpeuplé et ne peut accueillir tout le monde. En revanche, on y rencontre peu de touristes occidentaux.

plupart des gens prennent un taxi ou une moto-taxi, ou bien utilisent directement leur propre véhicule (voiture, moto, scooter). Kien Svay est un district de la province de Kandal, qui a donné son nom à l'aire de pique-nique.

Les constructions en bambou se répartissent dans un espace encadré par deux pagodes, l'une sur une île et l'autre sur le bord de la rivière. La population locale, partagée en deux factions dont chacune se rapporte à une pagode différente, présente un bon niveau de cohésion sociale, notamment par une conception commune de l'espace habité. La pagode la plus vieille, construite au début du xx^e siècle sur l'île au milieu du fleuve, est appelée « dedans » (Kien Svay dedans). La plus récente, implantée en aval, sur le bord de la rivière, face à l'endroit où l'île se termine, est nommée « dehors » (Kien Svay dehors). Chaque année, lors de la fête des morts, avait lieu une course de bateaux qui était l'occasion de festivités. Dès le début des années 1960, le roi Norodom Sihanouk s'y est fait construire une « maison dans l'eau » sur pilotis, consacrant le site. Nombre de Khmers ont alors commencé à y venir, les jours de repos, pique-niquer sur l'herbe ou sur les berges du fleuve et se promener en bateau. Le site était alors vierge de construction et l'élévation de maisons ou de cabanes était prohibée. Avec la



Ill. 1 : vue générale

prise de pouvoir des Khmers rouges en 1975, il a été détruit et interdit. À ensuite suivi la sombre période destructrice de la guerre civile, qui s'est progressivement achevée avec le départ des Vietnamiens, en 1989.

C'est à cette date que naissent les premières cabanes de bambou à Kien Svay. Des paysans et des pêcheurs, habitant sur les berges du fleuve, décident de construire ce que les Khmers appellent des « maisons dans l'eau », pour y accueillir les visiteurs et leur proposer de quoi déjeuner. Cela leur permet d'augmenter considérablement leur revenu, d'autant que les ter-rains étant inondables et donc impropres à la culture, les cabanes se multi-plient. Il n'est pas rare qu'un même propriétaire ait plusieurs « maisons dans l'eau », desservies par un même ponton ou par bateau. L'effet conjugué de l'accélération de l'émigration, de la libération d'espaces habitables et de la recherche de nouvelles sources de revenu tend à engager un proces-sus d'urbanisation de cet espace aux marges de la ville.

Kien Svay apparaît comme un mélange de l'engouement partagé pour le pique-nique au bord de l'eau et de la ferveur khmère pour la sieste et les jeux sur natte. À leur arrivée sur site, les visiteurs louent une cabane ou un



Ill. 2 : Préparation des plats et vente de nourriture

espace doté de nattes de roseau dans une des « maisons dans l'eau » disponibles. Le prix varie de 1 500 riels l'heure à 3 000 riels la journée pour une petite cabane et bien davantage pour une construction plus grande. Généralement, le court trajet en bateau jusqu'aux abris qui ne disposent pas de ponton est inclus dans le prix de location. Il est bien entendu indispensable de se mettre d'accord sur le prix avant la location, sinon les mauvaises surprises ne sont pas rares... En ce qui concerne le pique-nique, ou bien il est acheté au propriétaire de la « maison dans l'eau » qui le prépare et le livre le moment venu, ou bien il est acheté auparavant, à l'arrivée sur le site, où des dizaines de stands tous plus appétissants les uns que les autres vendent des plats préparés (poulet et poissons grillés, écrevisses, homards, etc. accompagnés de riz), des fruits et des boissons (eau minérale, jus de fruits, soda, thé). Par ailleurs, nombre de sampans sillonnent la rivière et accostent les cabanes pour proposer de la nourriture et des plats préparés.

Le repas pris à Kien Svay exige une suspension du temps du travail et de la production, une rupture avec l'espace de vie quotidien, un bonheur d'être, une simplicité et la disposition d'une certaine durée pour s'y consacrer. Bondé le week-end et le dimanche surtout, avec une pointe de fré-



Ill. 3 : Sampans proposant de la nourriture

quentation entre 11 heures 30 et 15 heures, le site est pratiquement désert en semaine. On y rencontre alors beaucoup de lycéens ou d'étudiants qui manquent les cours et viennent passer la journée entre amis pour jouer, consommer de la drogue, de l'alcool ou pour flirter à l'insu de leurs parents². On y distingue les classes aisées de la capitale et plus largement encore les classes moyennes supérieures. Les gens très riches ont aujourd'hui délaissé le site pour d'autres lieux plus calmes et plus distingués.

LA « MAISON DANS L'EAU »

Le terme de « cabane » ou d'« abri » n'a pas de traduction directe en khmer et ne renvoie pas à un type de construction ou d'habitation. Parler de cabanes ici est donc impropre. Toutes les formes prises par l'édification architecturale d'un habitat visant à recevoir provisoirement ou sur la longue durée des individus ou des unités familiales prennent le nom de « maison ». La distinction établie par G.-H. Radkowski³ entre s'abriter et habiter ne semble pas ici pertinente, du moins au point de vue du langage et des termes utilisés pour définir les formes d'habitation. Ce terme désigne bien la maison dans son ensemble, mais dans un sens plus restreint il désigne uniquement l'espace domestique couvert par un toit à double pente ; d'où sans doute l'utilisation du terme « maison » pour toutes les formes d'habitation à double pente. Ce qui définit le nom est le déterminant de la construction : les matériaux utilisés ou la situation, par exemple. On aura ainsi la « maison en paille », la « maison en bois », la « maison en brique », la « maison dans l'eau », la « maison dans les rizières », etc.

Les « maisons dans l'eau » de Kien Svay se distinguent des autres constructions par leur taille, leur proximité de la surface de l'eau, leur structure ouverte sur la rivière, le nombre de pieux verticaux qui les supportent et les traversent, ainsi que par la moindre qualité et le faible coût des matériaux utilisés (paillote pour le toit, bois et bambou pour les poteaux et le plancher) – sans compter le fait que, la plupart du temps, les cloisons sont inexistantes. L'espace de vie et de sociabilité est constitué d'une pièce unique. On peut distinguer les constructions accessibles du bord, via un ponton, de celles qui ne le sont que par bateau, généralement plus tranquilles et plus isolées.

2. On sait que la cabane constitue souvent un refuge contre les interdits et l'autorité parentale. Dans nombre de contes populaires merveilleux, elle devient l'abri privilégié des rituels de transition entre enfance et âge adulte.

3. RADKOWSKI Georges-Hubert de, *Anthropologie de l'habiter*, Paris, PUF, 2002.



Ill. 4 : une construction précaire

Ces « maisons dans l'eau » se rapprochent des maisons dites temporaires, traditionnellement dédiées aux jeunes ménages, en plus sommaire et plus ouvert sur le milieu encore. Par ailleurs, par leur fonction et leur agencement, elles sont comparables aux vérandas des maisons traditionnelles du type « maison à véranda » ou « maison jumelle », dans lesquelles l'entrée se fait toujours par la véranda. C'est l'espace de la maison où l'on reçoit les visiteurs ou les invités lors des cérémonies et des fêtes domestiques. C'est là également que les membres de la maisonnée mangent le plus fréquemment, qu'ils jouent, qu'ils regardent la télévision s'ils en possèdent une, etc. C'est encore là que dorment les visiteurs ou des membres de la maisonnée s'il fait trop chaud dans les chambres. Cet espace est justement très ouvert sur l'extérieur, afin de permettre une bonne ventilation de la maison. Notons que la véranda est précisément une zone intermédiaire entre le dehors et la partie de l'habitation plus privée, dont l'accès est généralement barré, au moins partiellement, par une cloison et des portes.

Cette distinction graduelle entre espaces privés et publics permet de différencier l'espace domestique de son environnement immédiat. Si l'extérieur est l'espace occupé par d'autres familles, à un moindre degré c'est

aussi l'espace qui, tout en étant occupé par la famille, n'est soumis à aucun contrôle exclusif, et qui est alors ouvert au public. En vertu des règles d'hospitalité, la véranda est ainsi ouverte à tous, par exemple. Or, en ce qui concerne les constructions de Kien Svay, il est courant que plusieurs familles partagent une même « maison dans l'eau », se répartissant l'espace en fonction des nattes de roseau posées sur le plancher.

L'espace interne des cabanes de Kien Svay s'ouvre largement sur l'eau, les échanges et le commerce (les sampans). L'ensemble forme un tissu serré et dynamique qui, dans le contexte périurbain, est conforme aux traditions khmères d'implantation villageoise sur berge. La construction des cabanes et la présence des embarcations signent une volonté de se tourner vers l'eau et pas seulement vers la terre, y compris pour les cultivateurs locaux (ceux de l'île en particulier). Mais il est courant au Cambodge, comme dans la plupart des pays voisins du sud-est asiatique, qu'une partie de la population occupe des maisons sur pilotis, des maisons flottantes ou des barges situées sur le Mékong, sur des canaux ou sur des lacs, comme l'immense lac Tonlé Sap. C'est dire que les maisons sur l'eau ne sont pas rares.

Dans ce contexte, les « maisons dans l'eau » de Kien Svay apparaissent finalement comme un habitat temporaire et précaire, orienté vers la fonction d'abri et non de résidence. Le modèle le plus proche duquel on peut les rapprocher est sans doute l'abri des champs et des rizières. Éloigné du village, il permet aux cultivateurs de se reposer pendant leur journée de travail. On l'appelle d'ailleurs souvent « maison dans les rizières ».

COMMUNITAS VERSUS SOCIETAS

On ne sera pas surpris d'apprendre alors que les « maison dans les rizières », tout comme les « maisons dans l'eau » de Kien Svay, sont des hauts lieux de sociabilité et d'échange. Le groupe y supplante les hiérarchies ordinaires. La pièce unique des « maisons dans l'eau », qui regroupe parfois plusieurs familles ou groupes de jeunes, valorise une forme d'égalité et d'indifférenciation, une sorte de *communitas*⁴. En effet, contrairement à la hiérarchisation par niveaux de l'espace domestique, tout est donné ici d'emblée. Les maisons de type traditionnel peuvent compter jusqu'à cinq degrés d'élévation différents, généralement trois si on intègre le sol où se situent les latrines et l'endroit pour se laver (le deuxième niveau comprend la cuisine ; le troisième est consacré à la réception des invités et au som-

4. TURNER VICTOR, *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990.

meil). Les différents degrés de la maison remplissent des fonctions d'ordre symbolique⁵. Au même titre que les oppositions binaires est/ouest, homme/femme, aîné/cadet, l'opposition haut/bas intervient dans la hiérarchisation de l'espace domestique et contribue à maintenir présent dans les esprits l'ordre social qui structure les rapports interpersonnels. Toutefois, les nattes sur lesquelles on s'installe permettent de différencier l'espace à l'intérieur des cabanes. En effet, lors de rituels ou de repas de fête, par exemple, les personnes de statut plus élevé (bonze, anciens) occupent le degré supérieur, à l'opposé des jeunes ou des laïques, comme c'est le cas à la pagode. Lorsque l'exiguïté de la maison ou le nombre de personnes présentes ne permet pas cette répartition, des nattes disposées pour les bonzes marquent cette différence de statut et se substituent à un plancher surélevé.

Les statuts sociaux à Kien Svay sont gommés par un ordre égalitaire généralement entretenu par les mêmes activités récréatives, par le jeu, la dérision, la moquerie et le rire qui limitent les possibilités de conflit. La promis-



Ill. 5 : proximité, voisinage et partage de l'espace

5. FORMOSO Bernard, « Du corps humain à l'espace humanisé. Système de référence et représentation de l'espace dans deux villages du nord-est de la Thaïlande », in *Études rurales*, 1987, n° 107-108, p. 137-170.

cuité et le partage de l'espace à l'intérieur de la « maison dans l'eau » s'organisent par la distribution de nattes sur lesquelles s'installent les familles et les groupes d'amis. La *communitas* se substitue ici à celui de *societas* le temps du pique-nique et des jeux partagés. La *communitas*, rappelons-le, se caractérise par la mise hors statut de ses membres, classés en position liminaire⁶. Témoignage de cette abolition des hiérarchies ordinaires : les positions sociales extérieures à la pratique de Kien Svay ne comptent plus et s'effacent au profit d'une nouvelle différenciation qui repose sur le partage d'un même mode de vie et d'activités le temps d'un pique-nique. Le dépouillement, la précarité, l'anonymat et le nivellement social, voire les aspects transgressifs pour les plus jeunes permettent une sortie du quotidien et offrent un espace de liberté temporaire aux citadins dans un espace en bordure de la ville.

LA VIE DES CHAMPS ET LA VILLE SANS LES MURS

Kien Svay représente un espace de retour à la vie des champs⁷ et de domestication d'une nature dont les citadins sont aujourd'hui coupés. La fréquentation du site vise à la fois à s'évader de la condition urbaine, à couper avec le quotidien et à afficher ses loisirs. Ces derniers sont la marque d'une classe sociale qui peut se permettre de ne pas travailler, bricoler ou s'occuper de ses parents les jours fériés. Cette pratique récréative de retour à la vie des champs et du pique-nique, lors de jours de congé ou de temps libre, signe l'apparition d'une « classe de loisir⁸ » chez les citadins de Phnom Penh. L'autonomie croissante des individus et des groupes urbains les mieux dotés socialement prévaut sans cesse davantage sur le collectif, ses devoirs et ses contraintes. Des groupes sociaux où l'individualisme pousse des individus et des familles nucléaires à la recherche d'ailleurs proches, soustraits aux contraintes sociales, au temps social et aux rythmes communs. Mais ce n'est pas tant un « désir d'ailleurs⁹ », qu'un désir de détachement et d'oubli du monde, situé pourtant dans un environnement proche et répondant à un besoin de reproduction idéale du cercle familial ou amical. Il ne s'agit pas d'un désir de rupture, mais plutôt de continuité ; une continuité impliquant un éloignement vis-à-vis du quotidien, du travail et de ses préoccupations.

6. TURNER VICTOR, *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF, 1990.

7. Pensons à ce que nous avons dit à propos de la « maison dans les rizières ».

8. VELEEN THORSTEIN, *Théorie de la classe de loisir*, Paris, Gallimard, 1978.

9. MICHEL FRANCK, *Désirs d'ailleurs*, Paris, Armand Colin, 2000.

Kien Svay, c'est finalement la ville sans les murs : les gens aiment à s'y retrouver nombreux dans des « maisons dans l'eau » ouvertes sur le fleuve et sur les autres, avec le même genre de promiscuité qu'en ville. Ce lieu re-présente donc, de ce point de vue, une des nouvelles facettes de la vie ur-baine au Cambodge, et plus particulièrement de la capitale.

Le calme du bord de l'eau, la présence du fleuve et de l'ombre, la campagne environnante, les bateaux, le paysage suffisent pour définir un autre univers sensoriel et produire un ailleurs, un dépaysement. Les familles et les jeunes gens nantis de la capitale se purgent du monde, desserrent les contraintes sociales, s'arrogent un espace de liberté et de mixité, « li-quent » leurs préoccupations quotidiennes en partageant un pique-nique, en jouant aux cartes, en faisant la sieste, en discutant tranquillement, en pêchant à la ligne, etc. Les loisirs et les activités qui y sont pratiqués participent d'une sorte de rite profane et moderne de détachement de la vie sociale et urbaine.

Kien Svay définit un autre univers sensoriel, un ailleurs proche et pourtant dépayçant, qui donne le sentiment de sortir d'un monde pour entrer dans un autre. Il est une île dans l'étendue de la société cambodgienne, isolée et protégée par cette fermeture insulaire : l'espace clos d'une île à moins d'une heure de la ville. Il est pour la plupart un espace familial, connu, sans véritable surprise, balisé par des relations coutumières que fondent la répétition et le retour. C'est un lieu alternatif, mais intégré à une régularité et à un monde connu. Kien Svay produit donc un ailleurs fami-lier qui participe à redéfinir la nature de la relation entre espace rural et espace urbain, entre classes populaires et aisées, et plus généralement de la dialectique entre le dehors et le dedans de la vie en société dans le Cam-bodge urbain d'aujourd'hui en pleine transformation. Il n'y a pas que les espaces lointains qui donnent le sentiment de sortir du monde¹⁰, y compris aux antipodes.

Gilles RAVENEAU

10. URBAIN Jean-Didier, *L'Idiot du voyage*, Paris, Payot, 2002.